

Nous publions aujourd'hui deux morceaux différents composés sur les mêmes paroles. Ce sont deux *Sanctus Deus, Sanctus fortis*, etc. pour l'adoration de la Croix et les vendredis de Carême. Il y en a un pour *la Grande Maîtrise* et un autre pour *la Petite*. Ils sont bien faciles, si ce n'est pour le style, du moins pour l'intonation, parce qu'ils sont simples comme la plus simple prière du plus simple fidèle; ils sont bien beaux aussi. Je ne crois pas que *la Maîtrise* ait publié rien de plus pieux, de plus onctueux et de plus touchant. Je n'excepte pas même les admirables morceaux de Palestrina et de Vittoria [Victoria]. Sous le rapport de l'expression, nos deux *Sanctus Deus* égalent tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait. Si beaux que je les trouve, je ne les trouve pourtant pas beaux également, quoique souvent je sois tenté de dire que le plus beau est le dernier que je viens d'entendre. Oui, à tête reposée, et pour ainsi dire en les considérant à distance, je sais bien celui que je préfère, que je trouve plus un, plus uni, plus austère, de cette austérité qui mêle la suavité à la profondeur. Je ne dirai pas néanmoins ma préférence, pour ne pas imposer mon goût aux lecteurs.

Pourquoi ces deux *sanctus* produisent-ils sur nous, et ont-ils produit sur les maîtres et les gens de goût auxquels nous les avons montrés, une de ces impressions que l'on n'oublie pas? Est-ce que, dans leur facture, ils révèlent la touche habile et savante d'un artiste consommé? Est-ce parce qu'on y admire une grande richesse de modulations? Nullement. Il n'y a aucune raison de dire que les auteurs qui nous les ont laissés, et dont les noms nous sont inconnus, fussent de grands musiciens. Ce sont néanmoins des chefs-d'œuvre, parce qu'on y sent une âme tellement absorbée dans la contemplation du divin mystère, qu'elle exhale sa prière et sa plainte sans souci de la forme extérieure; parce qu'elle est toute à ses larmes, au sentiment de repentir et d'anéantissement dont elle est pénétrée: *Posuit me desolatam, tota die mærore confectam*.

De pareils accents, où en trouver de semblables? d'aussi vrais? d'aussi simples? d'aussi profonds? Dans les maîtres. Oui, je le reconnais: Beethoven, le plus grand, le plus sublime de tous, a trouvé de ces accents en cent endroits de ses œuvres. Ouvrez son fameux quatuor en *ut dièse mineur*. Là, entre le scherzo en *mi* et le finale, dont le début est si énergique et si emporté, est placé un court adagio dans lequel ce grand génie humilie son front dans la poussière, et pleure et prie sur le mode de nos deux *Sanctus*. C'est la même corde intime, le même cri du cœur, le même sanglot; cet adagio arrachait des larmes à notre grand violoniste Baillot, dont l'âme était si chrétienne et si tendre. Un jour qu'il jouait ce quatuor, il fut obligé de s'interrompre, vaincu par l'émotion. Ouvrez l'adagio du dixième quatuor (en *mi bémol*), à cette phrase mineur dont l'accent est plein d'une douloureuse tendresse et dont le retour est si mélancolique; prenez le chant des altos dans l'andante de la symphonie en *la*, l'adagio de la symphonie avec chœurs, et cent autres morceaux des quatuors, trios, sonates, de l'immortel symphoniste, et vous vous convaincrez que ce grand Beethoven, que des critiques contemporains se sont plus à représenter comme en révolte contre toute croyance et comme la personnification de l'orgueil humain, a été, de tous les musiciens célèbres (j'exclus ici de toute comparaison les maîtres de l'école catholique romaine), celui qui semble avoir retrouvé la voix des lamentations de Jérémie, l'accent prophétique d'Isaïe, et les accords de la harpe de David. Oui, ce style simple, cet accent de nos deux *Sanctus* se rencontrent chez Beethoven, il est vrai, sous des formes d'art merveilleuses et splendides. Mais que me font à moi, pauvre fidèle, ces formes d'art? Cela est bon pour l'œuvre d'art humaine que la foule ne comprend pas toujours. A l'église, au pied de la croix, l'accent seul me suffit. Quand je chante ces *sanctus*, je me sens plus pieux; je suis ému jusqu'au fond de mon être, et mes auditeurs se sentent plus pieux aussi, parce que l'âme de celui qui les chante le

premier retentit comme un écho dans la mienne et dans celle de ceux qui m'écotent. C'est ici le cas de dire, en empruntant les expressions du concile d'Aix-la-Chapelle, que ces chants partent au cœur du savant comme au cœur de l'ignorant, des habiles et des simples, parce que leurs auteurs, loin de rechercher les approbations très-vaines de la multitude (*popularem vanissimam adulationem*), se sont oubliés eux-mêmes. // 155 //

Je connaissais ces deux *sanctus* depuis mon enfance. Je les avais entendu chanter dans ma chère église de Cavaillon avant que, sous le rapport musical, cette église fût devenue un théâtre. Ces dernières vacances, je me suis bien promis de les tirer de l'oubli. J'ai eu recours à une excellente et respectable parente, autrefois bonne musicienne, qui m'a dicté l'un; j'ai demandé l'autre à un bon vieillard, ancien maçon, qui avait jadis une charmante voix de ténor. Une fois ces deux morceaux réinstallés dans ma mémoire, l'harmonie est venue d'elle-même, naturelle, je crois, convenable et pure. Mes bons amis et maîtres, MM. Meyerbeer, Benoist, V. Alkan, Ch. Gounod et Vaucorbeil ont bien voulu en juger ainsi. Enfin les voilà.

D'où viennent ces deux *Sanctus*? Ont-ils été composés par un prêtre ou un organiste de l'église de Cavaillon? Ou bien encore viennent-ils de cette *Maîtrise* d'Avignon, qui a jeté un si grand éclat au temps des Papes et dans les deux siècles suivants? Je ne saurais le dire, mais qu'importe? Leurs auteurs n'ont recherché la gloire. Chantons ces *Sanctus* avec les sentiments de foi et de conjonction dont ils étaient animés, eux qui avaient dû se dire, sans doute, comme les Macchabées: *Moriamur in simplicitate nostra!*

LA MAÎTRISE, 15 février 1860, pp. 154-155.

Journal Title:	LA MAÎTRISE
Journal Subtitle:	JOURNAL DES GRANDES ET DES PETITES MAÎTRISES
Day of Week:	
Calendar Date:	15 February 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	10
Year:	3 ^{ème} année
Series:	None
Issue:	15 Février 1860
Livraison:	None
Pagination:	154-155
Title of Article:	None.
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None